



Waddy, Kentucky, 1969. LEE FRIEDLANDER/APERTURE

Lee Friedlander, autoportrait

Depuis l'âge de 14 ans, le photographe américain Lee Friedlander arpente les États-Unis et capture son quotidien, avec ironie et simplicité. « *Je me contente de marcher et de voir quelque chose d'intéressant* », a-t-il expliqué. Il aura bientôt 92 ans. Son nouveau livre, *Life Still*, inégalement testamentaire, rassemble des images prises sur plusieurs décennies, de 1958 à 2019, sans ordre particulier. Car pour ce maître de la « street photography », le temps ne cesse d'être distendu. Son regard se pose sur des détails sans importance, parfois désuets. Le ciel qui se reflète sur une vitre, un rideau qui adoucit la vue d'une fenêtre, des chaussures qui s'entassent autour d'une chaise. Peu de portraits, les personnages sont quasiment absents, mais leurs présences sont palpables. Un fauteuil usé, de la vaisselle dans un évier, et des photos de photos et d'affiches, beaucoup. Peu à peu, le lecteur s'amuse à plonger dans ce journal intime, en cherchant le reflet ou l'ombre de l'artiste, dans des situations banales ou cocasses. Où est Lee ? Dans ces instants de vie. Dans les piles de livres de son salon, ses bibelots, ses photos épinglées, posées chez lui, chez son dentiste, dans sa voiture. Et le livre devient un autoportrait touchant, marqué par ses douces obsessions, dans le biotope d'une Amérique tourmentée et politique. La vie continue. ■ LAURENCE VECTEN

Life Still, de Lee Friedlander, texte de Hua Hsu (en anglais), Aperture, 160 p., 65 €.

Intense jeunesse

A l'occasion des Rencontres d'Arles, l'agence Magnum Photos publie un nouveau volume des *Magnum Chronicles*, conçu comme un dialogue entre archives et images contemporaines. Après les États-Unis en 2025, le thème retenu est celui de la jeunesse, cette génération Z pour qui, écrit le photographe Antoine d'Agata, « *rester humain sera un acte de guerre* ». Près de soixante-dix ans plus tôt, Magnum désignait déjà la jeunesse par un « X », celle de l'après-guerre, confrontée à l'incertitude : que faire du monde hérité ? En 1950, Colette, jeune mannequin française, anticipait notre présent en qualifiant son téléphone d'« *indispensable* » et en citant *Le Meilleur des mondes*, d'Aldous Huxley (Plon, 1932), comme livre de chevet. Ce nouvel album, transgénérationnel et international, frappe par l'intensité des regards : certains sont abattus, mais la plupart manifestent une détermination tenace. Malgré la peur d'être privé de sa jeunesse par le rugissement des bombes ou le murmure des mauvaises nouvelles, l'espoir domine : « *Le présent est accablant et exige une restructuration complète, une révolution. Soit nous poursuivons notre marche vers la destruction et l'extinction de tout ce qui est digne de vivre, soit nous bâtissons un monde meilleur et laissons cette vision guider notre combat* », résume un jeune Californien. ■

LAURENCE CORNET

Magnum Chronicles. GenZ, collectif, édité par Giulietta Palumbo, textes en anglais, Magnum, 136 p., 28 €.



Taymour, 29 ans, à Beyrouth, 2025. MYRIAM BOULLOS/MAGNUM PHOTOS

Humains anonymes et familiers

Ce sont des corps et des visages de jeunes gens, photographiés en noir et blanc par Bérangère Fromont, place de la République, à Paris. Portraits mis en scène, photos volées ? Sans doute un peu des deux. A la manière de Georges Perec et de sa *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* (éd. Christian Bourgois, 1975), livre dans lequel il recense, depuis un même point fixe, tout ce qui advient sur une place parisienne, la photographie, avec une subjectivité sensible, saisit ces figures humaines à la volée. Que voit-on sur ces visages juvéniles ? Une forme d'extériorité, de réverie, d'inquiétude. Cette place, associée à toutes sortes de rassemblements, se trouve ici dépouillée de ses symboles politiques. Les figures se détachent sur un fond noir, comme si Bérangère Fromont avait transformé l'espace urbain en studio photographique. Sous son œil attentif, l'individu ne se fonde pas dans la masse des passants : il se détache par un détail qui lui est propre. La photographie parvient à conférer au passant anonyme quelque chose de singulier, de flottant et de familier. Bérangère Fromont photographie nos semblables, nos contemporains. Dans ce livre de visages, quelques images plantent aussi le décor de la ville, cette fois sans personnages : fragments urbains, feuillages brûlés par le soleil. Nous voyons ce que regardent ces passants. ■ A. D. C.

République, de Bérangère Fromont, texte d'Emilie Houssa, Chose commune, 256 p., 55 €.



Extrait de « République ». BERANGÈRE FROMONT

Surgi de l'obscurité

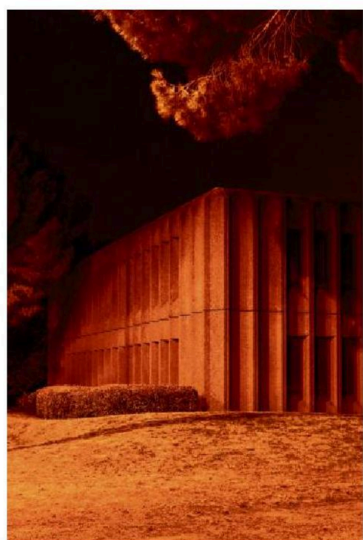
Lorsque Olivier Metzger disparaît, en novembre 2022, à 49 ans, dans un accident de voiture, il laisse une partie importante de son travail en friche. Ce grand photographe, attiré par les basses lumières, faisait plonger ses sujets dans un état souvent hypnotique. Ses images, à la fois intuitives et rigoureusement construites, à la lisière de l'instantané et de la mise en scène, peuvent rappeler certaines ambiances des films de David Lynch (1946-2025), qu'il admirait. Son livre posthume, *Somewhere and Somehow*, Metzger l'avait longtemps rêvé. Il souhaitait y faire dialoguer ses commandes pour la presse (*Télérama*, *Le Monde*, *Libération*...) avec un corpus d'images plus intimes.

En 2014, il avait montré une maquette en cours à Eric Reinhardt, écrivain et éditeur d'art, qui lui avait proposé de l'aider à peaufiner la mise en page. Douze ans plus tard, le livre est là. Étrange, élégant, captivant, à l'image de Metzger. Qu'il saisisse une scène spectaculaire, comme cette vieille Citroën filant dans l'obscurité, ou une paire de boots poussiéreuses, chaque photographie relève de l'apparition. Toutes semblent appartenir à la nuit dans laquelle Olivier Metzger aimait se glisser pour chercher ses figures fugitives et tristement rêveuses. ■ AMAURY DA CUNHA

Somewhere and Somehow, d'Olivier Metzger, texte d'Eric Reinhardt, Actes Sud, 128 p., 35 €.

A voir aux Rencontres d'Arles, l'exposition « Olivier Metzger. Somewhere and Somehow ».

Extrait de la série « Aux lumières de la ville », Toulouse, 2022. OLIVIER METZGER/MODOS



Dans une cellule de la prison de Saint-Gilles, à Bruxelles. CEDRIC GERBEHAYE



Saint-Gilles, prison terrible

Derrière les fenêtres en croix de la prison de Saint-Gilles, à Bruxelles, se succèdent les grilles au maillage de plus en plus fin. Tout l'espace est fragmenté en étroites cellules : telle est la règle architecturale de ce lieu où l'on entasse les prisonniers dans des conditions indignes. « *Pourquoi parcourir le monde pour documenter la condition humaine, alors qu'en face de chez moi celle-ci est mise à mal ?* », écrit Cédric Gerbeyaye, photographe belge, qui livre, avec sa série *Panoptik*, une puissante enquête sur l'univers carcéral, comprenant ses propres images, des documents d'archives et des textes d'historiens. « *La norme de l'enfermement, c'est 22 heures sur 24 dans une cellule de 9 mètres carrés. Seul, à deux ou à trois* », rappelle-t-il. Ses images, sans artifices, décrivent de minuscules pièces aux murs usés, voire moisies, encombrées de lits superposés. Et montrent les détenus : des corps assis, debout, à l'envers, couchés pour lire, agenouillés pour prier, tournant en rond, la mine fermée. « *Réinsérer en mettant hors de la société ? Le débat peut s'arrêter là, à quelques nuances près* », ironise un texte aux tonalités anticarcérales. L'auteur ? Vincent Spronck, directeur de cette prison. ■

LOURI CHRÉTIENNE DE PENANROS

Panoptik, de Cédric Gerbeyaye, textes de Xavier Rousseaux, Harald Dexeux et Vincent Spronck, Le Bec en l'air, 208 p., 50 €.